



## DANSE MACABRE ET PROFESSIONS MEDICALES

*Hans Schadewaldt*

L'Université de Düsseldorf date de la fin de l'Empire français. Elle a été créée par Napoléon Ier en 1819, mais c'est après la deuxième guerre mondiale, en 1965 précisément, qu'elle connaît une renaissance, lorsque l'Académie de Médecine fut élevée au rang d'Université. Elle possède une des collections de danses macabres les plus importantes au monde avec plus de 1.300 pièces qui vont de Dürer à Dali, et au-delà avec une présence des auteurs les plus contemporains.

Ainsi que l'a écrit le professeur Gert Kaiser, Recteur de notre Université, on assiste ces dernières années à un retour, dans la conscience sociale, du problème de la "danse macabre", c'est-à-dire de l'influence de la mort sur notre vie d'individu.

Et le médecin est sans aucun doute celui qui affronte quotidiennement ces questions; il est donc bien compréhensible que ce soit un chirurgien qui ait réuni le fonds de cette collection au cours de sa longue vie et l'ait ensuite légué à l'Université de Düsseldorf.

Peu de temps avant sa mort, le professeur Werner Block (1893-1976) avait publié un livre sur le médecin et la mort, qui, malheureusement, n'a pas été traduit en français. Mais pour moi qui suis historien de la médecine dans cette Université et m'intéresse depuis des années à ce domaine marginal de "l'art et la médecine", ce fut une question d'honneur que d'accueillir cette collection dans notre Institut, d'en prendre soin, de l'enrichir et d'en faire un catalogue qui répond aux exigences scientifiques. C'est Madame Eva Schuster qui en est chargée. Et c'est un grand honneur pour moi que

d'être à Gand et d'y tenir une conférence sur le thème : "Danse macabre et professions médicales".

Depuis des années mes relations avec la Belgique et les historiens de la médecine en Belgique sont très bonnes et j'ai été très content de prendre la parole dans votre pays. Permettez-moi de faire en guise d'introduction quelques remarques générales.

La mort, mors en latin, thanatos en grec, ce fut et c'est toujours un mot obscur, sombre, mystérieux, une notion cruelle et terrible, de tout temps et pour des myriades de gens, pour de très nombreux peuples et groupes. Elle nous accompagne cependant tout au long de notre vie, personne ne peut y échapper, et nombreux sont les philosophes qui pensent que toute notre vie tend assurément vers la mort, même si nous nous efforçons un temps de la refouler. Subir la mort, accepter la mort, souhaiter la mort, ou même être délivré par la mort, telles sont les multiples attitudes possibles.

La mort comme situation limite de la vie par excellence selon Karl Jaspers, comme issue fatale d'une maladie mortelle selon Sören Kierkegaard, rançon du péché originel selon le dogme catholique, comme simple passage dans un autre monde où les justes seront séparés des injustes, ainsi que l'enseigne le culte de Mithra, comme entrée dans un nirvana exempt de toute souffrance selon la conviction des bouddhistes, ou porte d'entrée qui mène à l'immortalité, oui, la mort comme véritable vie, et la vie comme simplement un état de transe qui oscillerait entre ce qui est en devenir et ce qui n'est plus, pour ne citer que quelques tentatives d'interprétation. Mais il existe aussi bien d'autres métaphores : la mort comme soeur du sommeil, comme maître du monde, comme démon malveillant qui s'attaque aveuglément à la vie des hommes, exécuter indifférent d'une puissance supérieure, fauchant sans distinction bons et méchants, riches et pauvres, fous et sages, ce qui fait qu'on la représente parfois comme la justice, avec un bandeau sur les yeux; ou encore la mort comme l'ami qui s'approche doucement, comme le rédempteur, ainsi que l'a magistralement représentée Alfred Rethel en 1851 dans une de ses plus belles gravures. Ou bien alors comme phénomène dont il vaut mieux ne pas parler, tel était du moins l'avis de Goethe, ce qui semble à vrai dire dépassé ces derniers temps. Maintenant - et beaucoup

s'en étonnent - que la question de la mort et de la préparation à la mort se pose, on assiste à la naissance d'un véritable "ars moriendi", et la discussion sur le bien-fondé d'une préparation consciente à la mort, et même d'un travail sur la mort, prend à nouveau un tour passionnel.

Il existe donc de multiples définitions de la mort et aucune n'a pu prétendre à ce jour rencontrer un consensus général. Pourtant la mort fait partie des phénomènes premiers de l'humanité et elle a toujours été ressentie comme un événement fondamental depuis le moment où l'Homo sapiens s'est mis à réfléchir sur lui-même. Des rites funéraires très anciens en témoignent, de même qu'une héroïne comme Antigone, sacrifiant sa vie pour que la dépouille de son frère Polinice ne restât pas sans sépulture.

Jusqu'à une date récente on était au moins capable, dans le domaine des sciences naturelles et de la médecine, de définir la mort biologique. Mais maintenant, depuis les discussions soulevées par la transplantation d'organes et par la question de savoir à quel moment un donneur de coeur peut être considéré comme mort, cela même est fortement controversé : la définition donnée par les éditions les plus récentes de l'encyclopédie Brockhaus, "la mort est la disparition de toute manifestation de vie d'un organisme", est beaucoup trop imprécise et ne permet pas de dégager des critères autorisant une transplantation cardiaque. Les juristes à leur tour, eux qui en règle générale ont les formulations les plus exactes pour des faits sans équivoque - et la mort en est un - renvoient aux incertitudes de la médecine et refusent - tout comme les théologiens - de donner une réponse valable en dernier recours.

La figure de la mort, telle que nous la rencontrons avec ses symboles et ses emblèmes dans l'histoire de l'art et de la civilisation, a connu elle aussi des variations. A l'origine elle prend les traits d'un démon des ténèbres, à tête de monstre, griffu, semblable aux divinités des enfers, appelé furie ou diable. Dans certaines civilisations elle est élevée au rang de divinité. Dans la civilisation indienne c'est Chiva, dans le monde germanique Hel qui joue ce rôle. Dans l'Antiquité classique, c'est devenu un beau jeune homme avec des ailes que seul son flambeau renversé en train de s'éteindre distingue du dieu du sommeil Hypnos, et de son fils Morphée, dieu des rêves. C'est Mi-

chel-Ange qui le dernier dans l'histoire de l'art a magnifiquement représenté cette vision grandiose de la parenté entre la mort, la nuit et le sommeil : pour le tombeau de Julien de Médicis à Florence il a créé une statue de femme endormie et lui a adjoint l'animal de la nuit, la chouette, et une gerbe de pavots.

Certes nous trouvons à la fin de l'Antiquité, sur des coupes ou des miroirs par exemple, la représentation de la mort qui nous est aujourd'hui si familière : le squelette. Mais d'après les recherches les plus récentes, il ne s'agit pas de l'allégorie de la mort, mais de l'évocation de ce qu'on appelait Lémures ou Larves, que les Romains pensaient être les esprits des morts qui erraient la nuit. Et l'effet devait en être inverse, c'est-à-dire non pas le memento mori des danses macabres de la fin du Moyen âge, mais la réflexion sur l'ici-bas qu'il fallait traverser sous le signe du carpe diem.

C'est ainsi qu'il faut considérer la mosaïque de Pompéi, car dans une époque de matérialisme déclaré, celle de la philosophie épicurienne, seule la vie ici-bas mérite d'être débattue et justement avec tout le relief que lui donne son extinction définitive dans la mort. Ces générations vivaient avec l'avertissement des Epicuriens présent à l'esprit :

"Habitue-toi à l'idée que la mort ne nous concerne pas car le bien et le mal reposent sur la sensation mais la mort c'est justement l'abolition de la sensation. Reconnaître donc à juste titre que la mort ne nous concerne pas permet de jouir de la vie mortelle".

Et une épitaphe dit catégoriquement :

"Une barque dans l'Hadès ou un Charon n'est rien, pas davantage Aïkos le portier ou un cerbère. Mais nous que la mort entraîne sommes des os vermoulus et des cendres seulement, pas autre chose".

Ou plus résolument encore :

"Je n'étais rien, je ne suis rien. Et toi qui vis, bois, mange, plaisante !".

C'est la négation des vieilles représentations mythologiques des Grecs, telles qu'Homère les a encore clairement décrites dans la traversée de l'Hadès (Odyssée), c'est aussi la négation des théories des grands poètes et philosophes, selon lesquelles l'âme de l'univers entrait temporairement dans un corps et le quittait après sa mort. Les paroles d'Euripide dans "les Suppliantes" n'avaient plus cours :

"Souffrez donc qu'à présent la terre les recouvre ces morts.  
Souffrez qu'au lieu d'où vient chaque élément, toute chose retourne,  
et l'esprit vers le ciel et le corps à la terre.  
Il ne nous est donné ce corps que pour servir de demeure à la vie.  
Celle qui l'a formé doit le reprendre ensuite".

Et les énoncés d'un Epicure, c'est un génial poète et médecin, Gottfried Benn, qui les reprend avec tout le scepticisme et le pessimisme qui le caractérise. Dans l'Oratorium "das Unaufhörliche" il fait dire au chœur :

"Durée, durée  
Ah sans relâche  
Ne goûtes-tu pas la coupe du Rien,  
La boisson obscure ?".

C'est progressivement que la figure du squelette prend place comme symbole de la mort dans l'art du Haut et Bas Moyen âge. Les premières danses macabres apparaissent au XIVème siècle et vers 1525 la célèbre suite d'Holbein marque un point d'achèvement. Au XIXème siècle d'abord on assiste à une renaissance de ce thème chez Rethel, le comte Poggi, Max Klinger, et au XXème siècle ensuite chez James Ensor et Alfred Kubin.

Je ne vais pas débattre maintenant de l'origine de ces danses macabres. Reprennent-elles les thèmes des ménestrels allemands ou sont-elles dérivées des Passions, terme qui apparaît pour la première fois dans les écrits hollandais en 1495 "Elckerlijck", ou encore dans les écrits anglais en 1509 "Everyman" ? Ou bien encore viennent-elles de France vers les années 1390-1410 ? En tout cas elles ont un lien direct ou indirect avec la légende des trois vivants et des trois morts telle qu'elle est représentée par

### Francesco Traini dans la fresque du Campo Santo à Pise.

D'après la légende, trois rois ou trois chevaliers qui s'en vont à la chasse se trouvent brusquement devant les tombes ouvertes de trois de leurs pré-décédésseurs, qui à différents stades de décomposition représentent un terrible memento mori et s'adressent à leurs successeurs vivants :

"Nous avons été ce que vous êtes et vous allez être ce que nous sommes".

On peut également trouver des antécédents à la littérature de la danse macabre dans ce qu'on a appelé les poèmes de l'éphémère, qui commencent tous par Vado Mori, et toutes les couches de la société sont présentes - comme dans les représentations de la danse macabre - y compris le médecin :

"Moi aussi je dois mourir, moi le médecin  
qui ne peux payer à la mort un tribut de plantes.  
A quoi sert la potion du médecin ?  
Moi aussi je vais mourir".

A la fin du Moyen âge, les danses macabres deviennent l'élément obligé de l'iconographie chrétienne et les médecins sont caractérisés par leur Matula - urinal. C'est ainsi qu'on peut les voir dans la danse macabre que Caspar Meglinger exécuta entre 1626 et 1632 au pont du moulin (Mühlenbrücke) de Lucerne. Même attribut encore dans la chapelle du cimetière de Füssen dans la 1ère moitié du 18ème siècle et bien entendu dans les fresques beaucoup plus anciennes de Bâle et de Lübeck qui datent de 1440 et 1463.

Pour les historiens de la médecine il est très important de savoir que c'est après l'apparition de la peste en Europe que l'on voit éclore le thème littéraire du triomphe de la mort et les représentations de la danse macabre. La première épidémie spectaculaire s'abattit sur l'Italie en 1348 avant de gagner l'Allemagne. Cette année-là la peste noire fit 60.000 victimes à Florence, ville qui comptait alors plus de 100.000 habitants. C'est ce qui pous-

sa Giovanni Boccaccio à écrire dans les années qui suivirent "le Décaméron". Il devint ainsi après Dante et avec Pétrarque le fondateur de la littérature italienne classique. C'est de cette époque que date "Le triomphe de la mort" de Pétrarque ainsi que la fresque déjà évoquée du Campo Santo de Pise. Il est fort probable que la mort brusque de nombreux amis et parents a été une expérience éprouvante qui a produit un nouveau rapport à la "mort assassine". A cette époque on ne pouvait guère parler de "la camarade" comme on le fit plus tard ironiquement en Allemagne. La mort apparaissait davantage comme le démon qui surgit et emporte, sans distinction aucune, grands et petits, bons et méchants, riches et pauvres, vieux et jeunes. Et dans ces moments-là le médecin expérimenté ne peut pas s'y opposer vraiment, et bien souvent la mort se saisit de lui aussi, comme le dit un vers de l'Ecole de Médecine de Salerne :

"Contre la force de la mort  
il n'existe aucune plante dans le jardin".

Il y a maintes variantes de ce thème qui apparaît régulièrement. Et on comprend très bien pourquoi le médecin est jusqu'à nos jours très souvent représenté dans les danses macabres, occupant souvent une place de choix - parfois même au sein du clergé.

Jamais - les reproductions en témoignent - la mort n'apparaît comme l'ami du médecin, sauf - fait unique - dans le dessin au crayon d'Alfred Rethel, intitulé "La Mort amie", qui date de 1851 (Fig. 1). Sinon la mort est toujours l'adversaire du médecin, qu'elle soit "mors triumphans" ou "mors devicta". Et enfin elle apparaît çà et là comme compagnon d'un charlatan qui - selon l'artiste - hâte la mort par des mesures thérapeutiques inadéquates.

C'est Hans Holbein qui a donné l'exemple le plus significatif et le plus copié en art de cette confrontation entre la mort et le médecin, dans une gravure sur bois destinée aux "Imagines mortis" parues pour la première fois à Lyon en 1538. S'éloignant un peu de la confrontation directe médecin-mort, selon la règle en vigueur au Moyen âge, Holbein introduisit pour la première fois dans un petit dessin dramatique (Fig. 2), la mort accompagnée d'un pa-



Fig. 1 : Alfred Rethel : "La Mort amie", 1851 - Gravure sur bois par Julius Jungtow.

tient âgé et sûrement très malade, entrant tous deux dans le cabinet du médecin. Celui-ci porte le vêtement académique, le chapeau et l'instrument typique de cette époque, la Madula, l'urinal. C'est bien l'urinal qui est au centre de l'action et non pas un vase médicinal comme on peut le lire ici ou là. La mort qui conduit le vieil homme dans le cabinet d'études du médecin montre cet objet très important pour le diagnostic au médecin étonné, interrompu dans sa lecture, mais qui esquisse un geste d'encouragement. L'intérieur est représenté avec ses livres précieux et ses vases sur une étagère; sur le bureau un sablier symbolise le temps qui passe. Le spectateur ne sait pas si, dans cette situation dramatique, la mort veut attirer l'attention sur le pronostic funeste du vieil homme qu'elle introduit ou du médecin lui-même. Et Holbein a adjoint à cette gravure tant de fois copiée mais jamais égalée la phrase célèbre : "Medice, cura te ipsum ! Médecin soigne toi !" qui laisse la voie ouverte aux deux interprétations.

La seconde oeuvre de la collection de Düsseldorf consacrée à "l'homme et la mort" traite aussi de cette confrontation entre la mort et le médecin. Le modèle de Holbein est sensible : derrière la mort entre une femme qui tient à la main un bocal contenant de l'urine, c'est une gravure sur bois de Conrad Meyer qui date de 1637. Le cabinet d'études du médecin est plus richement arrangé que chez Holbein. Au mur il y a un vase à eau, un vase à saignée et le chapeau de docteur. Ce collègue était lui aussi plongé dans ses travaux. La mort lui tend un crâne et cite la phrase désormais bien connue

"Docteur, ton art célèbre, qui repousse la mort,  
est vain.

Aucune plante, aucune racine ne pousse qui maintienne la vie  
et fait qu'elle ne meurt pas".

La troisième reproduction que nous présentons est fort intéressante. Elle ressemble à d'autres, plus courantes, d'un charlatan suisse bien connu à son époque, Schüppach, qui a vu les gens accourir vers lui en raison de cures aux effets apparemment miraculeux. Ici, il n'est pas encore menacé personnellement par la mort, mais malgré les innombrables remèdes miraculeux qui sont soigneusement rangés dans les armoires, la mort se saisit



Fig. 2 : Hans Holbein le Jeune : "Medice, cura te ipsum" - in "Icones mortis", Bâle 1554, livre avec 53 gravures sur bois, exécutées en 1526 par Hans Lützelburger d'après des dessins de Holbein et avec des textes en latin.

d'un patient qui attend la guérison chez le médicastre. La légende est caractéristique : "le plus fort est le maître".

Une gravure de Johann Rudolph Schellenberg, en 1785, nous entraîne chez un apothicaire. Il ne s'agit pas ici d'un médecin, mais bien d'un apothicaire qui essaie de s'occuper des clients qui affluent. La mort viendra l'interrompre. Nul doute ne subsiste quant au caractère dramatique de cette oeuvre. Les patients - dont certains sont durement marqués - se tourment, le regard confiant, vers l'apothicaire. Au fond on voit son aide préparer des pilules destinées manifestement à ces patients. Mais la mort impitoyable intervient et annonce sa fin à l'apothicaire effrayé, bien installé dans la vie. On ne voit pas le bocal d'urine de la gravure précédente, chez le médecin. Mais au fond il y a de nombreux vases et un jeune crocodile empaillé, symbole exotique de la maison, qui indiquent la profession du pharmacien.

On compte encore au nombre des images de la "mort triomphante" la gravure sur cuivre de Daniel Chodowiecki qui fait partie d'une suite, "la danse macabre", exécutée en 1791. La mort s'interpose entre le médecin et le patient, et semble avoir atteint le médecin qui déjà ferme les yeux et tombe en arrière alors qu'il auscultait le pouls d'un patient gravement malade. C'est ce que soulignent aussi les instruments médicaux tombés de la table. La mort se montre une fois encore comme "Mors triumphans".

Au 19ème siècle la caricature a repris ce thème médical très populaire. Thomas Rowlandson était un artiste extrêmement critique qui fustigeait les excès de son temps. Non seulement il a dessiné les médecins en général sous les traits de donneurs de leçons, gras et arrogants, mais il montre aussi les patients surpris précocement par la mort, en raison de leurs orgies, victimes d'attaques d'apoplexie.

Mais il est révélateur que cette attitude négative des artistes vis-à-vis des médecins qu'ils s'efforcent de montrer toujours vaincus dans leurs efforts contre la mort, change au milieu du 19ème siècle. Dorénavant le médecin sera plus nettement l'allié du patient menacé et petit à petit on en verra parfois à des images sentimentales où ce n'est pas la mort, mais le médecin qui combat résolument pour son patient, qui semble avoir momenta-

nément le dessus. Le thème du médecin et de la mort reste toujours vivant pour les artistes, même aujourd'hui, et on voit que les danses macabres sont bientôt transposées pour exprimer des situations limites de l'existence humaine qui affronte la mort. Il faut bien citer aussi - même en marge - que les événements de la première et de la seconde guerre mondiale ont alimenté ce thème.

Le célèbre dessin d'Emil Nolde "Malade, médecin, mort et diable" (Fig. 3) date de 1911 et "le cancer", oeuvre fascinante de Paul Weber date de 1964. Tous deux témoignent en toute objectivité de la difficile situation du médecin qui s'est vu et se voit sans cesse en butte à l'opinion publique qui le surestime sans recul critique ou lui adresse des reproches immérités. Si dans les années 20 le jeune artiste Ivo Saliger pouvait encore montrer le cancer vaincu par les rayons X et la jeune patiente délivrée, Paul Weber, lui, se montra déjà beaucoup plus sceptique et fit une distinction entre la mort et la chimère cancer, sur laquelle les médicaments synthétiques les plus modernes n'avaient pas complètement prise.

Le jeune artiste berlinois Klaus Rosanowski a représenté une danse macabre dans son simple atelier en sous-sol à Berlin où j'ai été lui rendre visite. A côté de nombreuses scènes nouvelles spectaculaires, comme celle de l'arbitre qui montre au joueur la dernière carte noire, il a représenté le médecin de la caisse maladie, à qui la petite mort joue un tour en transperçant le caducée. On voit se confirmer la parole d'Horace :

"Mors ultima linea rerum".

Le médecin n'est pas le seul à figurer dans les rondes macabres imaginées par les artistes - Hap Grieshaber introduit les invalides de guerre et les aveugles dans une gravure sur bois qui date de 1966. De même un autre artiste contemporain, Boris Fröhlich, représente dans sa danse macabre une femme enceinte qui lutte avec la mort. C'est ce qu'avait déjà fait Gerhard Marcks, mais c'était la mort qui était confrontée à la femme enceinte.



Fig. 3 : Emil Nolde : "Malade, médecin, mort et diable", 1911 - Pointe sèche.

De nos jours, par exemple dans la lithographie de Paul Weber intitulée "Infarctus", qui date de 1964, c'est une des maladies de notre époque qui est prise pour sujet. Jadis c'était la goutte, la maladie des riches, qui prenait part à la danse macabre. L'oeuvre en mezzotinto de Peter Schenk constitue bien un reproche, de même que la gravure de Bernhard Lens en notre possession "la mort chez un riche malade de la goutte". Les maladies infectieuses, la peste en particulier, ont joué un grand rôle : chez James Ensor dans la gravure de 1895 "le roi peste". Un rôle semblable à celui du choléra qui s'abattit sur l'Europe centrale à partir de 1831. Et il n'y a rien d'étonnant à ce que ces violents accès de coliques qui surviennent brusquement et peuvent devenir mortels en quelques heures aient à l'époque bouleversé les gens, ce dont témoignent les deux dessins d'Alfred Rethel, gravés plus tard sur bois "la mort étrangeuse" une allégorie de la première apparition du choléra lors d'un bal masqué à Paris en 1831 et "la mort domestique", où les miasmes dangereux versés dans les bouteilles de champagne vont avoir rapidement un effet mortel.

L'attitude critique vis-à-vis du médecin souvent impuissant face à la mort n'est pas un phénomène de mode, ainsi qu'en témoignent les deux caricatures corrosives de James Ensor qui fit en 1895 deux eaux-fortes : "les mauvais médecins" et "la visite des médecins" ou "les vieux polissons". Mais à mon avis il faut achever ce bref tour d'horizon par l'évocation de deux jeunes artistes contemporains. Hans Fronius, né en 1903 à Sarajévo et résidant aujourd'hui à Fürstenfeld, dessina en 1969 à l'encre de Chine une mort qui trace une courbe de pouls indiquant l'issue fatale imminente d'une vie qui s'éteint. Gertrude Degenhard, née en 1940 à New York et habitant aujourd'hui Mainz-Gonsenheim, donne pour sous-titre à sa danse macabre "jouer un bon tour à la mort" et lui fait pousser un brancard.

Pour les occidentaux le thème de la mort reste un problème individuel. C'est l'individu qui se voit confronté à la fin de sa vie et doit triompher de la mort individuellement. Malgré toutes les catastrophes qui s'offrent sans cesse aux yeux des vivants, mourir n'est pas quelque chose de collectif. C'est pour cela que la collection de danses macabres de Düsseldorf a reçu ce titre "L'homme et la mort". La mort, fin de toutes les épreuves du monde pour l'homme vieux, décati ou très malade, est considérée par la plus grande



**Fig. 4 : Salvador Dali : "La mort et la jeune fille", 1967 - Eau-forte en partie colorée, feuille 10 de la suite de 18 eaux-fortes originales "Appollinaire - Poèmes secrets", Edition Argillet, Paris, 1967.**

partie de l'humanité comme ce qui rend tous les hommes égaux, car elle frappe aveuglément et sans prévenir ; elle dévoile sa véritable nature lorsqu'elle s'attaque à une vie dans la fleur de l'âge.

C'est sans doute l'eau-forte de Salvador Dali (Fig. 4), créée en 1967 pour accompagner les poèmes secrets de Guillaume Apollinaire, qui illustre le mieux cette problématique. Son titre : "La mort et la jeune fille". Ici on voit la rencontre de la vie jeune et florissante avec la mort, de l'être jeune qui, comme nous, doit compter avec l'appel prématuré de la mort.

On peut dire pour conclure que ces représentations de danses macabres, dont les plus anciennes - celles de la Chaise Dieu - remontent à 1390-1410, n'ont rien perdu aujourd'hui de leur fascination.

